

## LES CRISES DU MARXISME : RECURRENCES ET APPROFONDISSEMENTS

Quoique relevant, par définition, de l'ordre de subjectif, les "crises du marxisme" sont des faits réels, empiriquement constatables : il suffit qu'un nombre significatif d'(ex-)tenants du marxisme le proclament en crise pour que celle-ci soit ouverte de droit! Il est alors vain de noter que par principe le marxisme, de par sa nature (auto-)critique, est toujours en crise: à l'évidence, il y a des périodes où il l'est davantage qu'en d'autres...

Ces périodes sont celles où les éléments contradictoires qui le constituent (théorie à prétention scientifique de la réalité historique, idéologie d'une partie du mouvement ouvrier, programme de travail et d'action, conception du monde) perdent leur apparence d'adéquation relative, et d'adéquation à la réalité. Les crises du marxisme vont donc de paire avec les crises socio-politiques, et tout particulièrement avec les crises du mouvement ouvrier. Cependant elles ne s'y dissolvent pas. Pour autant que "le marxisme" (c'est-à-dire, au delà des écrits de Marx, le "marxisme historiquement constitué", sa lecture et son interprétation dominante, y compris les hétérodoxies qui se posent en s'opposant à cette lecture dominantes, constitue un mouvement réel et relativement autonome, il est sujet, comme tout processus, à des périodes de stabilité structurelle et à des phases (ouvertes par ses crises) pouvant conduire à sa disparition, à sa mutation, à des bifurcations...

L'histoire des crises du marxisme (y compris l'actuelle crise, manifeste en Europe occidentale depuis le milieu des années 70) montre la récurrence de certains thèmes, qui engagent plus ou moins la réalité du "marxisme constitué", et dont l'issue remanie plus ou moins profondément l'héritage de la période antérieure. Naturellement, plus profonde est la remise en cause, plus large est le champ de la contestation, car les débats sur les niveaux plus superficiels et mineurs de la doctrine sont

automatiquement réactivés. La faillite proclamée sur tel point de théorie économique est trop souvent mobilisée au service des reniements politiques...

On peut dès lors esquisser une classification de ces niveaux de crise par profondeur croissante. A un premier niveau, le plus superficiel, le marxisme se veut une analyse scientifique de la réalité historique et sociale, et en particulier de l'économie capitaliste. A ce dernier titre, ses périodes de triomphe et de crise concernent essentiellement les universitaires et les chercheurs, car on sait bien qu'une idéologie fumeuse (comme le nazisme) peut avoir les plus grands effets politiques sans jamais ne susciter que le mépris des chercheurs, et inversement, une théorie ou une épistémologie peut faire l'objet de débats théoriques infinis sans aucun effet sur les mouvements réels de l'histoire: c'est le vieux jeu de mot "Pourquoi Marx et pas Spencer?".

La réponse non-humoristique à ce jeu de mot est bien sûr que les théories marxistes prétendent étayer des stratégies politiques. A ce second niveau, les crises du marxisme sont liées aux crises du mouvement social, mais elles n'en restent pas moins aussi des crises théoriques (plus fondamentales et "intéressantes" que les précédentes). Ce sont des "crises des conclusions" plutôt que des crises des analyses: mais ce sont toujours des crises dans le marxisme, même si, comme les premières, elles peuvent conduire à rompre avec le marxisme.

Il peut alors arriver que la crise secoue jusqu'à "noyau dur" lui-même de ce qu'on appelle marxisme, en tant que programme à la fois d'action et de recherche. Ce ne sont plus seulement les analyses et les réponses qui sont remises en cause, mais les questions elles-mêmes, ou plutôt l'intérêt de les poser : mais on leur oppose alors d'autres bonnes questions. Il ne s'agit plus tout à fait de crise "dans le marxisme", car celui-ci ne peut en sortir qu'en s'inscrivant dans une problématique plus large, qui garde cependant une coloration marxiste (schématiquement: matérialiste, dialectique et critique).

Enfin, la crise peut atteindre jusqu'au "pourquoi" des "pourquoi?", du "Que faire?" à l'"à quoi bon?". On en est là.

## 1. REMISE EN CAUSE DES ANALYSES THEORIQUES.

Si le marxisme n'était qu'une théorie scientifique de l'histoire, les problèmes laissés ouverts par Marx, et ceux soulevés par l'évolution même de ses objets d'études (par exemple: le capitalisme) n'auraient appelé ses successeurs qu'à un paisible programme de travail: continuer, adapter, affiner, élargir les analyses. Malheureusement, la prétention des marxistes à fonder "scientifiquement" leur politique (thèse vigoureusement défendue lors de la crise fondatrice de la Seconde Internationale, et lors de la crise "révisionniste" de la fin du siècle - en particulier par Engels, Labriola, Kautsky, etc...) devait dès l'origine coupler brutalement les incertitudes théoriques et les vicissitudes du mouvement social. Ainsi, ce qui apparaît comme un "programme de travail" en temps "normal" devient, en période de reflux, autant de "faillites originelles" censées miner l'édifice.

Exemple caricatural: la "transformation des valeurs en prix de production". En principe, tel que Marx le laisse explicitement ouvert, il s'agit d'un simple problème algébrique de réévaluation des coûts de production. Mais aussitôt s'y investit la charge affective du rôle exclusif du travail ouvrier dans la production des richesses, du caractère déterminant de l'instance productive, etc... D'où la récurrence de ce problème ultra-mineur dans chacune des "crises du marxisme".

Très significative est l'évolution des économistes marxistes français. Au début des années 1970, le mouvement ouvrier est encore fort, les intellectuels traquent l'exploitation dans l'ancre de la production. La "valeur-travail" est au pinacle, on mesure jusqu'aux pores au coeur du procès de production pour évaluer le travail incorporé par heure de travail concret. La question de la "transformation en prix" est ignorée. Quelques spécialistes feraillent avec le néoclassicisme, défendant l'irréductibilité de la valeur travail au prix de la marchandise-force-de-travail. Début des années 1980: l'atmosphère a tout à fait changé. Le mouvement social s'est éteint. Alors même que dans la "presse bourgeoise" il n'est plus question que de

productivité et de repartage de la valeur-ajoutée (soit, en bon marxisme: de l'inverse mathématique de la valeur, et de la plus-value relative), l'idée même d'un rapport étroit entre le temps de travail et la valeur des marchandises ne suscite plus qu'une totale réticence chez les anciens chevaliers du marxisme. Le problème de la transformation est réputé insoluble, et on a choisi le camp des prix, plus ou moins subjectifs, contre le camp du procès objectif de la production de valeur (!). Du dédain de Bohm-Bawerk au retour à Bohm-Bawerk... au nom bien sûr de l'épistémologie !

Moins caricaturaux sont les débats sur l'émergence des classes moyennes salariées, sur le rôle du capital financier, les mutations de l'impérialisme, et surtout sur la théorie des crises, l'autonomie du politique et de l'idéologique, la question de l'Etat, etc...: toutes questions superficielles (quoique souvent généralement effleurées par Marx, et de plus légitimement, par nature, sujettes à réexamens périodiques. Pourtant elles engagent de manière décisive les options politiques de ceux qui se réclament du marxisme: nous en venons au second niveau.

## 2. REMISE EN CAUSE DES ORIENTATIONS STRATEGIQUES.

Telles apparaissent après-coup, et pour autant que "le marxisme s'en sort", les conséquences majeures de ces crises. On continue à se dire marxiste, on s'appuie toujours sur les analyses théoriques de Marx, mais, à l'épreuve des faits, des débats, des scissions, le contenu des conclusions a changé.

Ainsi, le "catastrophisme", dérivant indûment la nécessité prochaine de la révolution de la nécessité des crises, fait à l'origine partie du "noyau dur" du marxisme. On attend incessement la Révolution Proletarienne de la croissance du prolétariat, des contradictions insurmontables du capitalisme, et de l'échec avéré de la révolution bourgeoise. La revanche de 1848 est annoncée pour la prochaine crise commerciale. L'échec de la Commune de Paris conduit le rameau dominant (la section allemande de la Seconde Internationale) à pratiquer (Kautsky) ou à théoriser (Bernstein) l'insertion

progressive du mouvement ouvrier dans l'Appareil d'Etat bourgeois. Pratique qui se heurte à une opposition "fondamentaliste" et débouche sur une véritable crise du mouvement ouvrier : la scission de l'Internationale Communiste et de l'Internationale Ouvrière. Se trouve réactivées en ces circonstances les faiblesses de la théorie marxienne de la Crise, de l'Etat, etc... : c'est le fameux débat triangulaire Kautsky-Lénine-Rosa Luxemburg.

Parallèlement (et avec des interférences multiples et contradictoires) se développe la crise de la notion de "constitution de la classe en sujet". La pratique éclectique de Marx à la tête de l'Association Internationale des Travailleurs avait laissé le débat ouvert. L'organisation internationale du mouvement ouvrier regroupait pêle-mêle des individus, des cercles, des partis, des syndicats. On pouvait en être membre par choix individuel ou par situation collective de classe ! Situation conforme au millénarisme initial et que l'institutionnalisation durable du rapport entre classes ennemies se devait de clarifier. Les uns (en Angleterre) s'orientèrent vers le trade-unionisme, les autres (en Allemagne) vers un parti de masse, d'autres vers un parti de "spécialistes qualifiés" (Lénine), d'autres (Luxemburgistes, "ultra-gauchistes") affirmèrent que le sujet prolétarien trouverait ses formes d'expression dans le feu de l'action (conseils, soviets...).

Ces débats avaient déjà suffi à faire éclater le mouvement ouvrier (et le marxisme) en plusieurs rameaux, quand la stabilisation de la première république socialiste marxiste ouvrit tout le champ des problèmes que Marx, refusant de "faire bouillir les marmites de l'avenir", avait laissés de côté : ceux de la dictature du prolétariat. Et d'abord, la question même de la possibilité des révolutions "décalées" par rapport à la vulgate, parce qu'elles n'avaient pas lieu dans les pays capitalistes "les plus avancés". D'où l'immense débat sur les révolutions "démocratiques populaires", sur la possibilité du "socialisme dans un seul pays" etc... Mais infiniment plus graves allaient être les problèmes soulevés par la pratique du "socialisme réellement existant" dans ce seul pays. Problèmes qui allaient remettre en cause l'architecture même de la doctrine.

### 3. REMISE EN CAUSE DE LA CONCEPTION DE L'HISTOIRE.

Au sortir de la Seconde Guerre Mondiale, un cadavre empuantit le monde : celui du stalinisme. Des fractions minoritaires du mouvement ouvrier (trotskystes, bordiguistes, conseillistes, etc...) cherchent à sauver un marxisme fondamental malgré et contre l'aberration stalinienne, mais la crise est bien plus profonde : elle implique une remise en cause de ce "noyau fondamental" lui-même. La reprise du mouvement révolutionnaire (essentiellement dans le Tiers-Monde) et des mouvements radicaux dans les pays développés appellera dès lors une relecture de Marx, qui, au contact de la psychanalyse, de l'existentialisme, etc..., engendrera de nouveaux "marxismes" sans grand rapport avec celui de la Troisième Internationale.

Le "noyau dur" jusque là reçu enchaînait avec plus ou moins de variantes la séquence : développement des forces productives - développement du prolétariat et de sa conscience - crise du capitalisme, - révolution prolétarienne - socialisme et édification du communisme. La "crise du marxisme" de l'Après Guerre remit en cause tout ou partie de ces enchaînements.

Rompant avec la trop fameuse "Préface de 1857", certains (en particulier Che Guevara et Mao Zedong) osèrent inverser la séquence "forces productives - rapports sociaux - conscience de classe". Pour Mao Zedong en particulier, les forces productives devenaient elles-mêmes la matérialisation de rapports sociaux, et ceux-ci le résultat de luttes de classes, ayant leur moteur dans le projet politico-idéologique de mouvements de masses. L'althusserisme en France, l'opéraïsme en Italie, les Ecoles de Francfort et de Budapest, etc..., théorisaient plus ou moins cette inversion (ou en tout cas affirmèrent "l'autonomie relative des instances"). Elle offrait en effet de nouvelles perspectives au mouvement social dans les pays capitalistes, et une réponse à l'avortement épouvantable de la Révolution d'Octobre : on pouvait comprendre que la dictature de la bourgeoisie se reconstitue dans les pays à propriété juridique d'Etat si la nature capitaliste du procès de

production sociale d'une part, des appareils idéologiques d'Etat de l'autre, y restaient en substance inchangés. De même, la question de la "transition" se trouvait complètement inversée : si "c'est sur la page blanche qu'on écrit le plus beau poème" (Mao), le développement matériel du capitalisme devenait plus embarrassant qu'utile !

Mais cette refondation du matérialisme historique, remplaçant le mouvement social - au lieu de l'évolution technique - au coeur du dispositif, réactivait sous des formes nouvelles le vieux débat "spontanéité - conscience - organisation". La Révolution Culturelle Chinoise (qui faisait du parti lui-même le centre potentiel de la restauration bourgeoise), et la relecture de Gramsci, reposaient en des termes nouveaux les questions "partis-masses, théorie - expérimentation sociale", etc... les premiers termes se trouvant maintenant subordonnés, et la "base matérielle" (l'activité pratique des masses) exaltée.

Il faut souligner que ce qui est ici présenté comme une "nouveau historique" recouvrait exactement de très vieux débats internes au marxisme et au mouvement ouvrier. Ainsi la critique de la forme-parti, le soupçon de sa capacité à réconstituer une bourgeoisie d'Etat, se trouvaient déjà au début du siècle chez G. Sorel, R. Luxemburg, puis chez les "ultra-gauchistes" des années 20, et même avant dans le débat Marx-Bakouine. La "Révolution dans la Révolution" des années 1960 portait cependant ces débats au niveau de l'expérimentation de masse.

Tandis que "l'orthodoxie" (sociale démocrate ou stalinienne) achevait de se discréditer (et quittait parfois explicitement le champ du marxisme), la "normalisation" des révolutions cubaine, chinoise et indochinoises, et l'échec des nouvelles luttes ouvrières dans le milieu des années 70, devaient pourtant étouffer cette renaissance marxiste elle-même. A l'évidence, la Révolution Culturelle Chinoise et la révolte des O.S. de Mirafiori n'avaient pas résolu les problèmes qu'elles avaient elles-mêmes posés.

Mais la nouvelle crise qui en résulta dans les années 70 affronta un problème plus large encore, l'émergence de mouvements sociaux radicaux,

revendiquant leur autonomie par rapport au mouvement ouvrier : écologie, mouvements des jeunes marginaux, et surtout féminisme. Certes, l'antériorité de l'exploitation des femmes avait bien été posée par Marx et Engels, certes on avait gardé la trace des premières tentatives d'inscription du mouvement féministe dans le mouvement ouvrier (Hubertine Auclerc etc...). Mais cette fois des mouvements radicaux théorisaient sur un mode proche du matérialisme dialectique leur oppression dans l'"ordre des choses existant", ordre dont faisait partie, à titre d'oppressé, le mouvement ouvrier avec son idéologie et ses structures. Ils revendiquaient, avec, à côté, et parfois contre le mouvement ouvrier, la nécessaire abolition de ces rapports d'aliénation, d'oppression et d'exploitation.

Il aurait été concevable (et se fut tendanciellement le cas dans les années 70) d'inscrire ces mouvements dans la problématique du marxisme, moyennant une remise en cause de son contenu encore plus radicale que dans les années 60. Significativement, les intellectuels protagonistes de la mutation précédente se montrèrent les plus ouverts à l'affirmation de "nouveaux sujets révolutionnaires" : ce fut le cas des "euro-communistes de gauche", de certains maoïstes et de certains opérâistes comme ceux de Lotta Continua. Mais la multiplication même de ces "sujets" portait encore plus loin la critique de l'ancien "nouveau dur", jusqu'à l'identité fondamentale "mouvement anti-capitaliste = mouvement ouvrier = mouvement pour le communisme". Toutes les révoltes ne se ramenaient plus à une base objective unique, à un sujet central, à un objectif unificateur. On pouvait même concevoir qu'elles entrent légitimement (et non par "méconnaissance de leurs intérêt historiques") en lutte les unes contre les autres. La conception maoïste du parti (synthétiseur des idées des masses, régulateur des contradictions au sein du peuple) était trop discréditée par la réalité du communisme chinois pour offrir un cadre même formel à ce défi décisif.

Plus que la force du conservatisme et de la réaction, l'échec des grands mouvements populaires des années 70-80 (en Chine, en Italie, au Portugal ou en Pologne) témoigne de l'incapacité (provisoire ?) du marxisme à résoudre ces problèmes fondamentaux.

#### 4. LA CRISE DE L'ESPERANCE.

Aussi loin que la théorisation du mouvement social puisse remettre en cause les analyses théoriques, les options politiques et même l'architecture générale du marxisme, il reste que cette théorisation peut en un sens se dire marxiste, de ce marxisme kérygmétique pour qui "le communisme est le mouvement réel qui abolit l'état des choses existant" (Marx), ce marxisme dont "l'âme vivante est l'analyse concrète de la situation concrète" (Lénine), ce marxisme qui "se résume en ces mots: on a raison de se révolter contre les oppresseurs" (Mao).

Des crises du marxisme ont atteint, la crise actuelle du marxisme atteint vraiment toute sa profondeur, du fait que cela même est remis en question. C'est alors que triomphe la vision résignée ou cynique du libéral ou de l'esthète, c'est alors que les intellectuels marxistes versent "dans la vaine fantaisie, dans la pornographie" (Lénine), c'est alors que l'on doute que le monde ait une forme, l'histoire un sens, que l'on ait raison de se révolter. C'est là que Labriola, qui face à Bernstein et Mazarick (l'inventeur de la formule "crise du marxisme") affrontait dès la fin du XIXe siècle tous les poncifs actuels de la critique de Marx ("Il ne sut pas dépasser Hegel, il retomba dans le romantisme de Rousseau, il voulut en vain se dégager de Ricardo" (2)), voyait le véritable risque de mort du marxisme:

"S'il n'y a pas de forme de domination qui ne rencontre des résistances, il n'y a pas de résistances qui, par suite des besoins pressants de la vie, ne puisse dégénérer en accommodation résignée (...). Pour ces raisons, les événements historiques, vus à la surface de la monotone narration ordinaire, apparaissent comme la répétition assez peu variée du même type, comme une espèce de ritournelle ou de configuration de kaléidoscope (...). Il n'y a pas d'histoire en tant que processus véritable ; ce qui se traduit ainsi en

langage vulgaire: l'histoire est une ennuyeuse chanson" (p.209).

Mais il ne s'agit plus à proprement parler de crise du marxisme : c'est le "principe d'espérance" d'Ernst Bloch qui se trouve mis en cause par cette "Nouvelle (et bien ancienne) philosophie". Elle frappe particulièrement ces pays où retombe un puissant mouvement social (la Russie stalinienne, l'Italie d'après 1977, la Chine d'après la mort de Mao), et ils n'en sortiront qu'avec sa reprise.

Mais la poussée de l'intégrisme musulman après l'échec du nasserisme et des idéologies nationalistes-modernistes teintées de marxisme, comme le retour en force du libéralisme, et pire de l'irrationalisme, dans les pays développés, ne soit pas inciter les marxistes à attendre passivement le retour de la marée. Plus que jamais il faut travailler, et vite.

---

 NOTES
 

---

- 1) Voir par exemple l'évolution de Michel d'Aglietta, de sa thèse (déjà remaniée dans Regulation et crises du capitalisme, Calmann-Lévy, 1976) au livre cosigné avec A. Oriéan: La violence de la monnaie, P.U.F., 1982. De même, C. Benetti et J. Carteliter, de Economie classique, économie vulgaire (Maspéro 1975) à Marchands, Salariat et capitalisme (Maspéro, 1980). Pour un survol de cette évolution "hypercritique", voir mon intervention au Colloque Marx: "Le débat sur la valeur: bilan partiel et perspectives partiales", CEPREMAP 8326 (et pour ce qui est de mes tentatives de réponse à de vrais problèmes: Le Monde enchanté, La Découverte, 1983).
- 2) A. LABRIOLA, Essais sur la conception matérialiste de l'histoire, 1899, rééd. Gordon & Breach, 1970, p. 302. On remarque que le nouveau fossoyeurs du marxisme, comme L. Colletti (Le déclin du marxisme, P.U.F., 1984), n'ont pas spécialement brillé par la nouveauté de leurs critiques !